

## TSUMA MUSUME HAHA

Interview d'Alain Della Negra et de Kaori Kinoshita

*Votre film, derrière la reconstruction personnelle d'hommes japonais grâce à l'amour qu'ils projettent sur une instance féminine objet ou virtuelle, raconte aussi les nouvelles fractures que connaît la société japonaise...*

**K.K.** : C'est une évolution sociale dont j'avais absolument envie de témoigner. Je l'observe depuis longtemps. En 96, j'ai quitté mon pays, le Japon, et déjà il y avait le début d'une crise. Je suis revenue par la suite régulièrement, et à chaque fois, l'évolution était plus saisissante... Il y a eu la crise de 2008, qui a eu un impact décisif, là-bas aussi.

**A.D.** : Sans oublier Fukushima... C'était la première chose que nous souhaitions raconter, mais nous ne savions pas sous quel angle. Ce n'est qu'après que nous avons pensé à passer par ces nouvelles formes d'amour, pour les montrer comme une tendance révélatrice de l'état de la société japonaise.

*Vous arrivez à faire interagir de manière très riche l'intime et le social.*

**K.K.** : Le plus important pour nous, c'était de garder cette articulation entre la ville et l'appartement confiné dans lequel habite le personnage principal.

**A.D.** : Ce sont des trouvaillles de mise en scène. En filmant un monde sans femme, nous avons dû repenser nos cadrages dans les lieux publics. Tout de suite, cela donne à voir des représentations sociales très marquées.

*Ce qui est incroyable, c'est la manière dont vous arrivez à être proches de vos personnages.*

**K.K.** : Ce sont des personnes qui cherchent l'amour, et pour cela, nous voulions surtout montrer leurs âmes. Et il y a aussi le fait que nous sommes allés chercher des personnes qui désirent se montrer, qui jouent déjà au quotidien avec le procédé de mise en scène.

**A.D.** : En leur proposant une situation fictionnelle [un monde sans femme], ils ont joué le jeu et nous les avons suivis.

**Recueilli par L.-A.D.**  
**Réalisé par Alain Della Negra et Kaori Kinoshita**  
 — mer. 20 à 17h, ven. 22 à 21h

## L'IMMEUBLE DES BRAVES

C'est une quête d'une journée à travers la capitale bulgare pour retrouver Gigi et Sara, deux chiens errants disparus. Dans cette course à travers les interdits, Ivan, protagoniste, semble chercher les seules âmes jusqu'alors encore vivante de son ancien immeuble, voué à la destruction. En caméra subjective, la réalisatrice crée une relation d'échange avec son personnage. La course qu'ils entreprennent tous les deux prend des allures de thriller à suspense décalé, dans lequel le spectateur se retrouve en totale immersion.

L'in vraisemblable joue avec le réel. Alors que l'idée de départ était de filmer un lieu abandonné, le projet du film prend une tout autre direction: il suffit d'un coup de fil à Ivan, cet homme contestataire rencontré un an plus tôt, qui, à l'époque, était « occupé à sauver le monde à sa manière » en ramassant des escargots dans le métro. Partir à la recherche des chiens – on a parfois un doute sur leur véritable

existence – et trouver le coupable de ce « kidnapping », devient alors l'enjeu du film. La censure et la peur sont omniprésentes: que ce soit le gardien, les voisins ou même le chenil Éco-équilibre, tout le monde refuse d'être filmé. Mais la caméra franchit ces barrières, défie l'autorité (représentée par le gardien), et filme du côté des démunis. Le cinéma de Bojina Panayotova est « sauvage ». La réalisatrice ne raconte pas la réalité, elle la montre, telle qu'elle la vit.

**-J.V.G.**  
**Réalisé par Bojina Panayotova**  
 — mercredi 20 à 18h

## PAY-LESS MONUMENT

Situé dans un New Jersey actuel et semi-urbain, le film de Théodora Barat raconte la mise en scène d'une certaine Amérique, qui, sous ses couches d'histoires victorieuses et combatives, en devient lumineuse, à l'instar de l'héritage de la ville Menlo Park rebaptisée Edison, et de minéraux fluorescents, objets de toutes les convoitises pour les habitants convertis en chercheurs de pierres. À force de répétitifs coups de marteaux contre la roche ou d'une présentation power point ponctuée de raisonnements scientifiques discutables justifiant

la présence locale d'aliens, les habitants deviennent à la fois acteurs et narrateurs de leur histoire, essayant de se convaincre eux-mêmes de la préciosité de leur lieu de vie, de ce New Jersey, terre qui pouvait être considérée jusque-là uniquement du point de vue de sa position géographique, oubliée et coincée entre deux pôles de concentration urbaine que sont New-York et Philadelphie. En cela, l'action et la parole citoyenne font de ces décors d'ancienne base militaire des espaces qui n'attendent qu'à être racontés pour exister à nouveau et s'inscrire durablement dans l'histoire nationale. La cinéaste, elle, raconte une autre histoire, non moins complexe, celle d'une quête d'indices à travers la roche et l'espace, celle d'une identité encore et toujours en construction.

**-J.A.**  
**Réalisé par Théodora Barat**  
 — mer. 20 à 17h, ven. 22 à 21h

## ICI JE NE VAIS PAS MOURIR

Le film est un huis-clos dans une salle de shoot, dans le nord de Paris. On est invité à y entrer par une petite porte dérobée. Quelques scènes de parole : une admission et deux utilisateurs de la salle qui s'emparent de la caméra pour parler, libérer leurs ressentiments. C'est ce que le film propose : être là, dans cette salle blanche, qui ressemble de loin à un hôpital, pour recueillir la parole de ces hommes, ces femmes, pris dans la drogue, souvent à la rue. Un personnage collectif se dessine à travers la succession de visages qui font face à la caméra. L'honnêteté des auteurs est de ne pas privilégier le pathos des prises de parole. Chacun dit ce qu'il veut. A l'image de cet homme, englué dans la drogue, qui profite de la présence de la caméra pour faire une annonce à l'attention de son père qu'il est venu chercher en France, sans succès. Il parle mais c'est indéchiffrable. Un employé entre dans le champ, la caméra le suit le temps d'un panoramique pendant que le monologue continue. Mais la caméra revient vers ce fils perdu dans la capitale. Ce sont les histoires intimes et cette parole qui se trouvent au centre du film. Et c'est bien ce qui rend ce film important : rendre compte de l'utilité d'une telle salle de shoot par la parole même de ses utilisateurs, c'est permettre de répliquer aux réticences extérieures représentées dans le film par un plan sur les balcons des immeubles d'en face, où des pancartes clament « Non à la salle de shoot ! ». On mesure en effet l'absolue nécessité d'une telle salle, où la dépendance est traitée comme une maladie, sans jugement. Sans s'attarder sur le personnel soignant, la réalisatrice et le réalisateur, en instaurant une relation d'écoute

**« Un personnage collectif se dessine à travers la succession de visages qui font face à la caméra »**

attentionnée, participent le temps du tournage à cette zone de confort, où chacun peut venir libre, sans avoir la peur au ventre à cause d'une prise mal effectuée dans la rue.

**-H.L.D-S**  
**Réalisé par Cécile Dumas et Edie Laconi**  
 — mercredi 20 à 18h

## GREEN BOYS

Alhassane et Louka pourraient se connaître depuis toujours. C'est ce que donne à voir Ariane Doublet, dès le début de son film, en propulsant *in medias res* le spectateur dans le quotidien de balades et jeux en plein air des deux amis. Pourtant, Alhassane, une grande perche de 17 ans, est arrivé depuis peu au Pays de Caux, cette Normandie où les douces pentes deviennent alliées des falaises rocheuses. Et son amitié avec Louka, de quatre ans son cadet, pourrait sembler impromptue... Non seulement Alhassane a l'âge qui sépare les jeunes hommes de l'enfance, l'âge où il faut se projeter dans les questionnements d'une vie adulte, mais surtout Alhassane a déjà éprouvé, en quittant son pays pour aller chercher « une vie plus tranquille », des questionnements qu'une vie d'adulte n'est même parfois jamais amenée à connaître. Dans cette histoire d'amitié, peu importe comment le lien s'est construit. L'intérêt est ailleurs, dans l'apprentissage réciproque, l'un au contact de l'autre... Comment se rassurer et vivre, au milieu de cette vie immense, remplie d'obstacles et de dangers ? Alors qu'Alhassane tente de suivre Louka dans un pâturage, son corps, trop grand, se prend dans les barbelés. Il ne faut pas voir en cela une métaphore, mais une manifestation très simple du corps en faiblesse car livré à lui-même et à ses propres caractéristiques. Elle trouve une réciproque lorsque Louka découvre son ami en haut d'un arbre, et, étant petit, se retrouve contraint d'attendre ses indications pour pouvoir grimper avec lui. Lorsque les deux compères sont arrivés en haut de l'arbre, la caméra s'éloigne, prend son envol jusqu'à filmer la mer et l'horizon. Mais l'aisance, dans cette éternité qu'est la vie, n'est que passagère. Dans une autre séquence, la construction d'une cabane est brusquement interrompue par l'heure de la prière pour Alhassane. Louka attend et regarde Alhassane, gêné. Ses yeux papillonnent tandis que son ami l'invite à participer. Louka refuse, reste sur le côté, tiraillé entre la curiosité et le trouble. Bien que le film montre davantage l'impact de ce partage pour Alhassane – le film se cloture sur l'amorce d'une nouvelle vie pour lui –, la force du film d'Ariane Doublet est de maintenir, par-delà la différence d'âge et de parcours de vie, un pied

d'égalité. Le monde de l'enfance, du jeu et de l'éveil à la vie est plus adulte que jamais.

**-L.-A.D.**  
**Réalisé par Ariane Doublet**  
 — mer. 20 à 14h30, ven. 22 à 19h

## PRESENT PERFECT

Depuis 2016, une ferveur inédite pour les plateformes de live-streaming habite la Chine. En quelques mois, plus de 422 millions de Chinois se sont mis à diffuser, à l'aide de leur téléphone portable ou de webcams, leur quotidien. Des milliards de matériaux audiovisuels que Shengze Zhu réemploie afin de construire une mosaïque post-moderne de cette société chinoise en pleine ébullition et en quête de modernité, à l'instar des plans d'ouverture, panoramique pris d'une grue et plan-séquence d'une démolition. Alors semblable aux symphonies de Vertov qui illustraient l'harmonie de l'homme et de la machine à travers une esthétique du mouvement, la finalité de l'œuvre glisse graduellement vers un discours humaniste sur les aspirations réelles des Chinois et le mode de représentation virtuel de la Chine. Le cinéaste légitime, en gardant une trace de cette forme récente de narration à la première personne, ce flot d'images anecdotiques, disparates et éphémères. Les protagonistes choisis par Shengze Zhu sont les laissés-pour-compte de la Chine contemporaine : une fille atteinte de dystrophie musculaire errant dans les rues de son village une caméra fixée sur son fauteuil ; un grand brûlé miraculé combattant l'ennui par une quête d'interactions humaines ; un homme de petite taille victime d'une maladie idiopathique et qui dessine à la craie dans les rues ; ou encore un homme de trente ans à la croissance retardée affrontant ses peurs à l'aide du live-streaming. Aucunement misérabiliste, le documentaire traite du besoin contemporain d'interactions sociales. Espace de liberté, pour cet autre utilisateur se travestissant, la plate-forme de live-streaming héberge pourtant une violence sous-jacente qui affleure par le biais des commentaires d'autres usagers. Parsemé de confessions douloureuses, *Present Perfect* libère une parole poignante lorsque les diaristes prennent conscience que leur vie diffusée en direct ne produit qu'une illusion brouillant les frontières entre l'ostracisme du monde réel et l'apparente tolérance de ce monde virtuel. « Avons-nous encore quelque chose que l'on nomme ami ? » se demande l'artiste à la craie. Sa réponse – « oui, mais c'est rare » – synthétise la pensée qui unit ces protagonistes évoluant aux extrémités du spectre social et économique : rester positif et résilient malgré les circonstances défavorables de la vie.

**-R.M.**  
**Réalisé par Shengze Zhu**  
 — mer. 20 à 20h30, ven. 22 à 18h30

## AUJOURD'HUI

**Séance Front(s) Populaire(s) #6**  
**Braquage de réalité**  
**21h Vidéogrammes d'une révolution,**  
 de Harun Farocki et Andrej Ujicā  
 en présence d'Andrej Ujicā

Retrouvez tous les jours les articles dans leur version intégrale sur [cinemadureel.org](http://cinemadureel.org)